

Swift vs Napier

Yannick Marcoux

Number 126, 2010

Dignité / intégrité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61740ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcoux, Y. (2010). Swift vs Napier. *Moebius*, (126), 25–28.

YANNICK MARCOUX

Swift vs Napier

« Le sport est fait pour dire le contrat humain. »

Le sport et les hommes, Roland Barthes

Il adorait le tennis. Voir deux personnes accepter le duel, chacun aux extrémités d'un tout petit bout du monde, lutter un bref instant contre la résistance des choses, donner à ce qui est nécessaire l'apparence d'une liberté. Les regarder se renvoyer la balle jusqu'à ce qu'elle meure, dans le souffle du filet, celui de la foule, celui du juge de ligne. Le bruit de la balle folle bondissant sur le sol, sur les raquettes, c'était chaque fois différent, si on écoutait bien.

Il y jouait, évidemment. À cinq ans, et encore à douze ans, il y avait cru, à la terre rouge de Roland-Garros, au gazon de Wimbledon, à la NBC, au tour du monde et à la gloire. Et puis l'adolescence était arrivée : acné, amours et illusions perdues. La vie l'avait mené partout, mais jamais au sommet de l'ATP. Depuis des années, chaque mardi, Patrick travaillait ses lacunes avec acharnement : revers, revers, revers, parallèle, croisé, coupé, brossé, revers, revers, toujours, comme une obsession. Le jeudi, c'était le service, en solo : sortant, centré, au corps, à plat, brossé, jusqu'à ce que l'épaule n'en puisse plus d'efforts. Et le dimanche il soumettait le tout à l'examen de la ligue pyramidale, où aucun ne lui résistait sinon Michael. Michael, belle gueule, sourire baveux, paroles fendantes, mais imbattable. Un jour, il le battrait.

En attendant, il allait au stade, chaque fois qu'il le pouvait, admirer les grands joueurs. Ce n'était pas comme d'y jouer. Là, le terrain de tennis était une matrice du

monde. Deux adversaires, à la fois stratèges et athlètes, artisans de leur propre style, se prêtant à une mitraille dans un territoire donné, faisant d'un acte difficile un geste gracieux. Au contraire des luttes inégales, les duels interminables le captivaient : il fallait parfois quatre heures de concentration et de force pour gagner, progresser dans le tableau et atteindre la finale. Ça, c'était bien la vie. Et puis aller au stade, c'était aussi voir toutes ces têtes se déplacer à un même rythme, s'harmoniser sans qu'aucun corps ne fasse le moindre mouvement, juste les têtes, et les yeux, sur la balle. Parfois, il prenait un peu de recul sur le match, et regardait cette foule qui l'entourait en souriant, béatement heureux.

Mais ce jour-là, il ne prenait aucun repos durant le match; pas pendant un match comme celui-là, avec le numéro un mondial, à Wimbledon, en finale. Juste là, le favori, et lui devant tout le monde, un stade rempli, peut-être 15 000 personnes qui voulaient le voir gagner, qui s'attendaient à le voir gagner. C'est quelque chose, Wimbledon!

Il était assis et, à sa gauche, Napier buvait une gorgée d'eau. Napier, c'était son adversaire. Peu de gens savaient son nom à l'époque, et ce Napier menait 4-3 dans le set ultime; 4-3 sans bris de service, c'est une situation normale, quand on en a vu d'autres. Et pourtant, c'est crucial, il suffit que l'on échappe les deux parties suivantes pour que ce soit terminé: on peut aussi bien être assis, là, et se dire que le match sera terminé la prochaine fois qu'on s'assoira. Généralement, on pense aux choses simples à faire, à 4-3. On revoit le plan de match, le coup droit illisible de son adversaire, un lob brossé sur le revers et une montée au filet, service sortant puis volée à contrepied, le genre de choses qui existaient avant que ce soit 4-3, avant que le match ne débute. On a ce réflexe aussi quand on est le meilleur au monde, mais Swift – c'était son nom – venait de balancer, frustré, une balle jusqu'au deuxième balcon, et il avait ça en tête, sur le banc. Il en était dégoûté. *Damned stupid thing*, qu'il se disait. La foule s'en foutait, une balle était apparue et ils y avaient touché: une balle de finale à Wimbledon! Mais Swift, lui, cherchait le plaisir. Cinq fois qu'il gagnait Wimbledon, quatre ans

qu'il était champion, tout était arrivé très vite et ne s'était jamais arrêté. Mais là, une seule chose comptait pour lui : le plaisir de jouer. Depuis ses premiers coups droits sur le mur de l'école, il avait la certitude que sa vie était faite pour jouer au tennis, il ne se posait pas la question, c'était en lui. Et c'était rassurant d'avoir une certitude, d'avoir ce genre de certitudes, sur sa vie.

Time. 4-3, l'arbitre annonça la reprise du jeu. La foule redoubla l'ardeur de son soutien à Swift. Patrick cependant gardait un flegme bien anglais, quelque chose entre de la retenue et un respect pour la tradition silencieuse du sport. Il fixait alternativement Swift et Napier, ce dernier déjà sur la ligne de fond, prêt à en découdre à nouveau. Si Swift gagnait, ce serait un nouveau record de victoires consécutives à Wimbledon, et Patrick voulait voir ça. Patrick aimait les gagnants et voulait la victoire de Swift. Comme tout le monde. *Time.* Mais Swift, sur sa chaise, incapable de ne pas penser au plaisir du jeu, incapable de revenir sur le terrain, recevoir deux balles, et servir. Et gagner. Incapable. Il se sentait nu, vulnérable, déshabillé d'une certitude qui l'avait mené là, à Wimbledon, sous le regard de milliers de gens. Patrick s'inquiétait que Swift soit blessé : *The record, just do it, it's in you Swifty, come on.* Swift pensait à son père : *It's not about winning, it's about overcoming your own limits.* La foule, qui d'abord s'était levée, était à nouveau assise, désormais coite. Napier s'agitait, comme cherchant à chasser sa nervosité grandissante. L'arbitre s'adressait à Swift, mais lui, symptomatiquement, fixait le vide.

Des murmures s'élevèrent de la foule, la galerie de presse s'agita, l'arbitre haussa le ton, Napier vint vers ce dernier, et alors Swift se leva. Il se dirigea vers le fond du court, ignorant les regards, les mots, les attentes. Napier oscillait entre la frustration et l'incompréhension ; l'arbitre lui-même avait perdu le contrôle ; la foule, elle, avait repris espoir : son champion allait vaincre. Le coureur de balle remit deux balles à Swift. *Slazenger*, et un peu plus bas, *Wimbledon*. Au-dessus, le logo – un guépard – rappela à Swift une parole d'un ami : *The run of a cheetah is superb ; it's an unforgettable show but very rare because, generally, you run in front of it.* Il sourit. Cette balle qui avait été sa vie n'était plus qu'une boutade. Il déposa les balles, abandonna

sa raquette, et monta au filet, nonchalant. C'en était fait. Il serra la main de Napier, puis celle de l'arbitre – on ne se rappelle jamais leurs noms, aux arbitres. Deux mains, et chaque fois, le sourire aux lèvres : *Sorry, I should have done this before.*

Ces mots, que personne n'entendit mis à part Napier et l'arbitre, allaient bientôt faire le tour du monde, chaque amateur spéculant sur ce qu'ils furent. Il y avait eu trahison, abandon, et on cherchait réparation, car dans le sport, ce qui arrive au joueur arrive aussi au spectateur.

À partir de ce jour, Patrick crut un peu moins en la puissance de l'homme. Il rentra du stade comme il rentrait du travail, la tête écrasée sur des épaules voûtées. Il abandonna ses séances de service du jeudi, puis le mardi devint une joute récréative entre amis. Les grands joueurs continuèrent de l'intéresser, mais il lui sembla que le tennis n'était plus pareil sans un champion de la trempe de Swift. Il y manquait une force reconnaissable entre tous, un exemple à suivre. Patrick ne battit jamais Michael.